

Samedi 1^{er} avril 2017, peu avant midi, rendez-vous devant le hall de la gare de Lausanne avec Lionel Sabatté et départ en scooter, direction Ouchy, au bord du Léman. Une fois installés devant nos cafés, le paysage alentour prend ses aises, tout se déploie en bleu. Bleu du ciel, des montagnes et de l'eau. Un décor à la fois cliché et sublime.

Qu'est-ce ça que t'inspire, Lionel ?

LS : J'adore. Je pourrais passer des heures à regarder. Dès qu'il y a des cieux, de l'eau, je me sens relié à des choses très grandes. Il y a quelques mois, je me suis aperçu qu'à partir du moment où j'ai eu mon atelier au Pré-St-Gervais en banlieue parisienne, je vois le ciel depuis mon petit balcon et je me régale. C'est apaisant. Quand j'habitais au cœur de Paris, je n'avais pas accès à cette ampleur ; ce qui explique sans doute mon attachement aux petites choses, aux fragments, aux rues étroites, sans horizon.

FG : Maintenant que tu envisages davantage le ciel, pourrait-il devenir un sujet dans ton travail ?

LS : Je pense à la peinture lorsque je regarde le ciel, tout est en mouvement ; mouvements lent des nuages, toujours changeants. D'une certaine façon, ma peinture décide comment elle va se positionner sur la toile, les effets qu'elle va produire, les mélanges de couleurs. J'y retrouve en effet quelque chose du ciel, de l'eau, en tous les cas des éléments et des formes qui apparaissent dans la nature.

FG : Devant nous en ce moment, pas seulement l'eau et l'air, mais également les montagnes ?

LS : Elles sont aussi présentes. Lors de ma résidence dans le Vercors, j'étais face à elles, des pièces sont nées de ce regard posé sur ce paysage.

FG: Quelles pièces?

LS: Ce sont des pièces qui s'appellent « Le fragment du Vercors ». Lors de cette résidence, je me chauffais au feu de bois ; à un moment donné, je me suis rendu compte que les restes du feu de bois avaient la même forme que les montagnes. C'est troublant de voir quelque chose qui est petit et chaud à l'intérieur d'un chalet et qui ressemble en réalité à quelque chose de grand et de glacé comme les montagnes. J'ai réalisé des pièces dans lesquelles j'ai récupéré ces restes de feu. Je les ai érigés comme des petites montagnes. J'ai construit des petits personnages avec mes ongles, comme de minuscules alpinistes. Ces pièces sont nées vraiment dans cet endroit-là. Je ne les aurais pas faites à Paris.

Pour les réaliser, je devais être très près de ces petits morceaux de bois, quand je plaçais mes minuscules personnages prêts à tomber dans le vide, il m'est arrivé d'avoir la sensation physique de vertige. J'aime sentir qu'on peut se projeter intensément dans un petit monde.

FG: L'esprit des lieux te traverse et ça te renverse !

LS: ah oui complètement !

FG: On parlait tout à l'heure du ciel de Paris auquel tu as accès aujourd'hui, le ciel de Los Angeles a-t-il également une incidence sur ton travail ?

LS: Le ciel de Los Angeles, alors oui... Ce ciel magnifique, - presque *too much* -, mais aussi la lumière ainsi que la ville en général. A Los Angeles tout est nouveau pour moi. Je n'ai jamais connu ça ailleurs. Une ville très étendue, qui évoque la campagne, on y croise des arbres, des rats laveurs dans les rues, ou des colibris. Ce qui me marque le plus à Los Angeles, c'est la rivière, tout un symbole. Prise entre deux murets de béton, elle est aussi une aberration écologique. De la nature à l'état sauvage prise dans un carcan de béton, pour moi, Los Angeles c'est un peu ça.

FG: Du coup es-tu plutôt peinture ou sculpture à Los Angeles?

LS: Les deux. Cela fait beaucoup évoluer ma sculpture. Au moment où je débarque, j'étais en train de faire des pièces en ciment, en béton. Là-bas, le béton est très coloré, il a un autre type de présence qu'en Europe.

Les dernières pièces faites en ce matériau sont maintenant teintées avec des pigments.

Les figures humaines autour desquelles je tournais depuis un moment en sculpture sont elles aussi nées de cette ville, je me suis mis à faire ces personnages qui font plus de deux mètres.

FG: pourquoi as-tu choisi Los Angeles ?

LS: Los Angeles c'est un hasard. J'allais rendre visite à une amie qui y vivait ; cela m'a beaucoup plus et j'ai eu la chance de tout de suite avoir un projet. J'y suis resté 15 jours, pendant lesquels j'ai fait quelques peintures. J'ai rencontré Brian LEE (?) qui est directeur de la galerie Sade (?) Il a vu mes peintures et m'a proposé de faire une exposition. Je suis donc revenu pour la préparer. Sur place, j'ai bénéficié de belles opportunités. C'est vraiment un terrain de découvertes passionnantes; comme je ne parle pas anglais c'est aussi la découverte de la langue, et celle d'une scène artistique très différente. Je note d'autres comportements, d'autres attitudes, les gens ne sont pas du tout comme les Parisiens, à Los Angeles tout le monde est calme.

FG: pas d'agressivité ?

LS: Non. Mais ça ne veut pas dire que j'ai une image idyllique de la ville, je ressens fortement cette société à deux vitesses aussi. Mon atelier se trouve dans le sud de Down Town où il y a beaucoup de *homeless*. Comme il fait beau la misère est moins dure que celle qu'on peut voir dans des villes comme Paris ; elle semble plus « douce », organisée en société, ça danse, ça s'engueule, enfin il y a une vie quoi! Qui est une vie de misère....

FG: une vie de misère baignée de couchers de soleil inouïs...

LS: il y a de ça. A Los Angeles je ressens tous ces contrastes qui sont quand même très dérangementants. Mais bon voilà, c'est un endroit qui m'intéresse beaucoup, riche à la fois pour moi et pour mon travail.

FG: c'est intéressant ce que tu dis, en Europe l'art se nourrit souvent de tragique. Dans tes œuvres aussi, on sent la force du tragique palpiter ; lorsqu'on bascule vers Los Angeles, la plupart des œuvres, depuis les années 60, l'évitent, ou en tout cas le subliment.

LS: C'est aussi l'impression que j'ai, en tous les cas chez les très jeunes artistes. Ce sont des œuvres qui sont généralement assez légères, comme eux, qui sont très positifs. En réalité, c'est vraiment agréable.

FG. Et du coup, penses-tu que ton art va laisser se laisser séduire par cet air moite plutôt que par la sueur froide du tragique et de la fragilité?

LS: Je ne sais pas. C'est la pratique qui va le dire. Ma peinture n'est pas tragique, c'est une peinture de plaisir qui capte immédiatement les lumières. Elle a toujours été comme ça, là-bas elle rayonne. En même temps, je sais que ces grandes figures qui sont les choses les plus tragiques que j'ai faites, sont issues Los Angeles. C'est peut-être un contre-pied au côté positif. On va voir sur la durée.

FG: Ils incarnent quel type de tragique ces personnages, ces géants?

LS: Mon intention n'était pas de faire du tragique. Je voulais échafauder des humains à l'aide de matériaux de construction urbains : du fer à béton, du ciment. Des figures pas forcément finies, généralement asexuées, sans genre, un humain très archaïque existant avant notre humanité ou après. Mais, c'est vrai qu'en les regardant d'un autre oeil, on peut y voir des squelettes, des choses en décomposition, des carcasses, des ruines. Avec le recul, j'ai également pensé aux attentats de Paris... Il y a 9 personnages, ce sont des gens qui pourraient avoir subi des atrocités mais je n'y pas pensé en les faisant. Au moment des attentats qui m'ont beaucoup marqué, par réaction, j'ai plutôt réalisé des pièces très positives.

FG: Tu disais tout à l'heure que l'absence de ciel à Paris t'a peut-être fait regarder par terre et à guider ton regard sur la poussière, sur le rebut. D'où te vient ce goût pour le rebut? Ce n'est pas banal.

LS: Je ne sais pas trop. Ce n'était pas une décision. Tout d'abord j'étais dessinateur ; je suis allé aux Beaux-Arts, tout y était possible, je travaillais avec des choses qui m'attiraient; il se trouve que souvent, ce n'est pas toujours le cas, ce sont des choses, qu'on abandonne, qu'on repousse qui me touchent. Souvent c'est relié au corps aussi, les ongles, la poussière ce sont des traces

de passage. Par exemple, les ongles, c'est très intéressant. Quand c'est sur la main c'est une séduction et dès que c'est détaché du corps cela devient dégoûtant. Comme le cheveu. Ce qui nous répugne profondément sans doute, c'est le corps qui disparaît, le corps de l'autre qui vient se frotter au nôtre et qui heurte ainsi nos limites.

FG: Le fait de recourir à ces rebuts comporte-t-il le risque que ça devienne un procédé, voire une marque de fabrique ?

LS: Je n'ai pas peur de cela, cela m'a beaucoup servi, et m'a permis de m'identifier en tant qu'artiste surtout grâce à La Meute de la FIAC 2011. Après c'est à moi de ne pas m'enfermer dans cette façon de faire.

FG: ... de ne pas faire du Lionel Sabatté?

LS. Oui. Et puis de garder une liberté quant aux matériaux. Parce que je me suis aussi intéressé à des matériaux qui ne sont pas du tout rebutants, par exemple le thé noir.

FG. Peux-tu m'en dire plus à propos du thé ?

LS: Le thé m'a plu par son rapport à l'histoire, c'est la boisson la plus ancienne connue depuis plus de 10'000 ans. Un retour aux origines... on parlait de ça tout à l'heure à propos des figures archaïques ; pas de déchets dans ce cas mais il y a ce goût pour l'origine et pour ce quelque chose qui nous rassemble. Le thé c'est ça, c'est lié à toute l'histoire humaine : colonisation, économie, sacré. En plus je n'aime pas trop le thé... Alors cela me trouble un peu, et surtout ça me touche: comment cette petite plante mise au contact de l'eau et du feu, permet de partager quelque chose de très profond et d'universel.

FG: Là tu parles des temps immémoriaux que peuvent incarner le thé ou ces êtres humains d'avant le début du monde. Tes oeuvres durent-elles? Parce qu'elles paraissent fragiles.

LS: A priori je fais en sorte qu'elles durent le plus possible. Ce ne sont pas celles qui ont l'air le plus fragiles qui le sont. Les sculptures en poussière ne sont pas du tout fragiles parce que la poussière est un matériau qui est déjà dégradé, donc il n'évolue pas dans le temps; de plus, ces pièces ne se cassent pas. Elles sont très solides, propres, faciles à manipuler. J'ai nettoyé la poussière comme un taxidermiste, je l'ai congelée, j'ai utilisé des produits bioxydes qui protègent et j'ai ajouté du vernis. Le tout est collé sur une armature métallique. Les plus fragiles sont les boucs en thé. Pour le moment, je n'ai jamais voulu résiner le thé. C'est un matériau friable, fragile, sensible à l'humidité. Donc pour le pérenniser davantage il faudrait le résiner, je vais peut-être le faire. Je suis attaché à ce que les pièces durent.

FG : Pourquoi cette envie de conserver?

LS : Je crois que cela me vient de la découverte de l'art pariétal. Ces dessins qui ont 25'000 ans. L'idée de transmission qui traverse le temps m'intéresse. C'est pourquoi j'aimerais faire quelque chose de pérenne. Les ongles, les peaux mortes sont des matériaux très résistants. Souvent, sans le savoir, je suis tombé sur des matériaux pratiquement indestructibles et qui évoquent pourtant la fragilité. On retrouve ce paradoxe sur les momies.

FG: J'aime beaucoup de la manière dont tu parles de la genèse d'un travail, l'esprit des lieux, comment tout se met en place. Es-tu attentif aussi chez qui tes pièces s'en vont?

LS: oui, je te raconte une histoire liée à nouveau au thé. Mon intérêt pour ce matériau est né en Chine lors d'une résidence à Pékin à YISHU 8 (?) où j'ai fait moult de visites d'atelier d'artistes chinois et où à chaque fois on me servait du thé accompagnés de rituels incroyables. Chacun avait sa table à thé, avec des thés différents, très forts. Je passais des jours entiers à boire du thé. Cela me rendait hyper nerveux et productif !

De fil en aiguille, j'ai commencé à utiliser ce matériau pour représenter des boucs. Je les ai exposés en 2014 ou 2015 à Pékin. Laurent Fabius est passé et en a acheté plusieurs dont un qu'il a offert au premier ministre chinois pour son anniversaire ; il lui a dit en le lui donnant : « Le thé dure 100 ans, pourvu que l'amitié entre nos deux pays dure au moins 100 ans. ». J'étais très très heureux, d'abord parce que ce thé retourne en Chine, ensuite voilà qu'il est investi d'un rôle diplomatique. Quel beau destin pour moi.

FG : Tu sais être productif en résidence ailleurs dans le monde, mais je crois que ton atelier est un endroit encore plus crucial ?

LS: l'atelier est un endroit où je vais tous les jours depuis des années. Je suis un artiste d'atelier, j'ai besoin de pratiques pour faire naître des choses ; dans mes ateliers, il y a toujours des peintures, des sculptures en cours. Les dessins eux viennent plus par période, par à coup, ils sont comme un catalyseur.

Au Pré-Saint-Gervais, c'est un grand atelier, vétuste, pas chauffé, je suis donc un peu dépendant des saisons. Il n'y a pas d'eau, je récupère l'eau de pluie qui devient précieuse, cela a joué beaucoup dans mon rapport aux éléments.

FG. Dans cet atelier, il faut aimer l'effort.

LS: oui, en hiver tout peut être arrêté, par exemple, l'eau que j'ai récupéré est gelée dans les bidons donc je ne peux plus l'utiliser. Mon atelier de Los Angeles ressemble énormément à celui de Pré-Saint-Gervais mais en beaucoup plus chaud ! Là, ça va faire 2 mois que je suis en Europe, donc toutes mes recherches à Los Angeles sont en suspens. Quand j'y retournerai, je sais que je vais me replonger dedans avec un regard différent, c'est un luxe d'avoir ce temps d'attente imposé.

FG. y a-t-il des moments sans énergie ? Où il n'y a plus l'envie ou il y a blocage ? Je n'ai pas l'impression en t'écoutant.

LS: ça ne m'est jamais arrivé. En ce moment, je suis à peine allé à l'atelier depuis 15 jours. Je suis pris par des vernissages, des interviews, des rencontres, j'ai conscience que c'est un temps important aussi, et qu'il faut le vivre.

Mais je n'ai qu'une envie, c'est retourner à l'atelier. Je me suis rendu compte que depuis que j'ai réalisé les grands personnages, mes animaux sont en train de muter. J'ai donc très envie d'en créer plein, des petites pièces que je peux faire de manière fluide, pour voir comment elles se transforment.

En atelier, je suis aussi un peu spectateur de ce qui se produit, c'est pour ça que je n'ai pas peur de la panne. Je suis toujours dans une dynamique de plaisir. J'ai commencé l'art parce que j'avais un plaisir énorme à dessiner, après j'ai eu le plaisir de peindre, de sculpter, le plaisir de découvrir de nouveaux matériaux, le plaisir c'est la clé, c'est mon plus précieux trésor.

Interview : Florence Grivel
Transcription : Madeleine Teuscher